



Translating Quarrels. From the Querelle des Anciens et des Modernes to the Battle of the Books

Alexis Tadie

► To cite this version:

Alexis Tadie. Translating Quarrels. From the Querelle des Anciens et des Modernes to the Battle of the Books. *Littératures classiques*, 2013, 81 (2), pp.211. hal-02006351

HAL Id: hal-02006351

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02006351>

Submitted on 4 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alexis Tadié (Paris–Sorbonne)

La plus célèbre querelle des arts et lettres, à l'époque moderne, n'a pas été une querelle unique. Cette appellation recouvre aussi bien des débats de musique que des questions d'art poétique, des controverses dans les beaux arts que des différends de philosophie naturelle. On rencontre des débats qui s'inscrivent dans la vie institutionnelle française comme dans les cafés anglais, sans parler de l'Italie, où elle a peut-être débuté. Si la question des disciplines où se situent défenseurs des Anciens et apôtres des Modernes appartient à une autre étude, on abordera ici les rapports entre la querelle française et la querelle anglaise. La querelle des Anciens et des Modernes a-t-elle migré de la France vers l'Angleterre, alors même qu'elle présente, dans les deux pays, des caractéristiques locales très fortes ? Pour Marc Fumaroli, la cause est entendue : la querelle française « trouve des relais » en Angleterre¹. Mais il n'est pas certain qu'un modèle diffusionniste rende compte de toutes les spécificités de la querelle ; plus exactement, ce sont les conditions de possibilité de cette diffusion qu'il faudrait alors examiner. L'étude des réseaux et des liens qui rapprochent les deux côtes de la Manche permettrait d'appréhender les modes de circulation des querelles.

Si la vie littéraire au tournant du siècle peut être conçue comme une longue série de controverses qui se situent dans le cadre plus large qui oppose les Anciens et les Modernes, c'est à la fois en Angleterre et en France que cette perspective s'affirme. Joseph Levine explique ainsi, à propos de la vie intellectuelle en Angleterre sous la Restauration :

Il semble que chaque fois que quelqu'un à l'époque tentait d'évaluer les réussites des Modernes ou leurs perspectives, il ou elle se sentait obligé de comparer le présent avec le passé, de s'essayer à un tableau des arts et des sciences et de dresser un bilan... Apparemment, tout le monde était profondément préoccupé par la question de l'autorité de l'Antiquité classique, et chacun se devait de prendre position avant de plonger dans la vie moderne ; et apparemment, aucun domaine, de l'art et la littérature à la religion et à la politique, n'échappait à cette interrogation.²

On s'attachera à lire ici la querelle des Anciens et des Modernes à partir de l'Angleterre, à comprendre comment elle s'y est façonnée dans un contexte local, un œil rivé sur la France. On se penchera d'abord sur ses principales étapes, avant d'examiner dans quelle mesure le cadre général de la querelle des Anciens et des Modernes peut servir de principe d'explication de la vie littéraire. On verra avec l'un de ses épisodes, la querelle d'Homère, comment elle a pu traverser la Manche. C'est le rôle des intermédiaires sur lequel il conviendra alors d'insister.

La querelle en Angleterre

¹ M. Fumaroli, « Les abeilles et les araignées », préface à *La Querelle des Anciens et des Modernes*, éd. A.-M. Lecoq, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2001, p. 201.

² J. M. Levine, *Between the Ancients and the Moderns. Baroque Culture in Restoration England*, New Haven, London, Yale University Press, 1999, p. viii.

Dans sa version anglaise, la querelle des Anciens et des Modernes commence avec l'essai de William Temple, écrit en 1689, publié en 1690, qui s'intitule *An Essay upon the Ancient and Modern Learning*. Elle se poursuit avec la réponse de William Wotton, *Reflections upon Ancient and Modern Learning*, publiée en 1694. Elle est principalement alimentée par une controverse autour des lettres de Phalaris, dont l'authenticité est loin d'être avérée³. Et sa forme la plus parfaite est donnée par Jonathan Swift, dans *A Full and True Account of the Battel of the Books Fought last Friday, Between the Antient and the Modern Books in St. James's Library*, qui date de 1710⁴. On considère de plus que Temple réagissait autant à l'ouvrage de Thomas Burnet, *Sacred Theory of the Earth* (1684) qu'au texte de Fontenelle, *Digression sur les Anciens et les Modernes* (1688). Swift connaissait les sources françaises de la querelle, ce qui peut expliquer en partie la façon dont la querelle a pu être exportée en Angleterre⁵.

Le pamphlet de Jonathan Swift constitue le moment le plus marquant et le plus célèbre de la querelle dans sa version anglaise : il lui donne en outre son nom, la « bataille des livres⁶ ». La force de l'argumentation de Swift, la violence explicite de la bataille, les lignes de démarcation en apparence assez nettes entre les deux camps offrent une première approche, haute en couleurs, de la querelle anglaise. Le mode héroï-comique de Swift, qui s'inspire des batailles épiques de l'*Iliade*, met en valeur le ridicule de la querelle : l'auteur se livre à une double parodie des écrits anti-épiques et anti-héroïques des Modernes. L'idéal que Swift cherche à défendre et à préserver est celui de l'imitation des classiques, du respect pour les modèles antiques face à la remise en cause des textes anciens par la philologie moderne : Ésope, écrit Swift, « avait été fort maltraité depuis peu par un étrange effet de la politesse du *Châtelain*, qui avait déchiré son titre, effacé la moitié de ses pages, et qui l'avait enchaîné, dans cet état déplorable, au milieu d'une grande troupe de Modernes⁷ ». C'est en partie, bien sûr, parce qu'elle tourne la querelle en fiction que la version swiftienne retient encore l'attention. Le mode de fictionnalisation repose sur une description littérale de la bataille, comme le montre l'exemple d'Ésope, et transforme le réseau sémantique métaphorique de la querelle en une représentation littérale, où armées et soldats s'affrontent dans la bibliothèque. Si Swift tombe du côté des Anciens, en particulier de son mentor, William

³ W. Temple, *An Essay upon the Ancient and Modern Learning* in *Miscellanea. The Second Part*, 2nd edition, London, 1690. W. Wotton, *Reflections upon Ancient and Modern Learning*, London, 1694. Dans son essai, William Temple défend l'idée que les lettres du tyran de Sicile, Phalaris, qui vivait au VI^e siècle avant J.-C., constituent l'un des plus beaux textes de l'histoire et de la littérature. Richard Bentley répond à cette thèse en montrant qu'il s'agit de faux beaucoup plus tardifs, dans *A Dissertation upon the Epistles of Phalaris, Themistocles, Socrates, Euripidees, and Others ; and the Fables of Aesop* (1697), puis dans une seconde édition du même texte, considérablement augmentée. Les éditions ultérieures des *Reflections* de Wotton reprennent le texte de Bentley. Sur Bentley, voir K. L. Haugen, *Richard Bentley. Poetry and Enlightenment*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2011. Sur la controverse voir aussi J. M. Levine, *The Battle of the Books. History and Literature in the Augustan Age*, Ithaca, Cornell University Press, 1991, p. 47-84. Sauf indication contraire, toutes les traductions sont de moi. J'ai modernisé l'orthographe des traductions d'époque.

⁴ J. Swift, *Récit véritable et exact d'une bataille entre les livres anciens et modernes, donnée vendredi passé dans la bibliothèque de St James, Le Conte du tonneau*, vol. II, 2^{ème} éd., La Haye, 1757, p. 55-125.

⁵ Voir par exemple l'introduction de M. Walsh à son édition de J. Swift, *A Tale of a Tub and Other Works*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

⁶ S'il n'existe pas de traduction exacte en anglais de l'expression « querelle des Anciens et des Modernes », la formule de Swift permet cependant d'identifier un ensemble de préoccupations.

⁷ J. Swift, *op. cit.* p. 83.

Temple, on a pu également suggérer qu'il cherche à prendre ses distances avec cette controverse. Pour Philip Pinkus, l'objectif premier de Swift était de défendre Sir William Temple contre ses ennemis et de les remettre à leur place ; son intention principale n'était pas de montrer que les Anciens étaient supérieurs aux Modernes mais bien de donner une leçon à Wotton et à Bentley pour avoir attaqué Temple⁸.

Le contexte général du texte de Swift est donné par la défense de Sir William Temple, que Swift présente comme le grand général de la bataille :

Les *Modernes* ne s'étaient pas conduits, dans leurs brigues, avec assez de secret, pour en dérober la connaissance à leurs adversaires. Ceux qui avaient commencé la querelle, en voulant disputer le rang aux *Anciens*, avaient parlé si haut d'en venir à une bataille, que *Temple* l'ayant entendu en avait averti ses bons amis, qui là-dessus rassemblèrent leurs forces dispersées, dans l'intention d'agir défensivement ; ce qui fit désertier plusieurs Modernes, et entre autres *Temple* lui-même pour se ranger sous les étendards des *Anciens*.⁹

L'essai de Temple, qui ouvre la bataille en Angleterre, attaque les Modernes (en particulier Burnet et Fontenelle) de façon à défendre la supériorité du savoir des Anciens (contre l'idée de progrès de la connaissance) ainsi que la constance de la Nature au travers des siècles : l'idée de progrès se trouve au cœur de la philosophie de Burnet, comme de celle de Fontenelle. À l'instigation de la Royal Society, dont il est membre, Wotton répond en 1694 par ses *Reflections upon Ancient and Modern Learning*, où il examine l'ensemble du savoir pour trouver les Modernes supérieurs aux Anciens. Quoiqu'il soit sans conteste du côté des Modernes, Wotton cherche une voie médiane :

C'est en unissant le savoir ancien et moderne, et en considérant chacun comme original, dans ces matières où ils excellent ; de cette façon peu d'erreurs seront commises, le monde verra bien vite ce qui est inachevé, et les hommes adopteront les méthodes appropriées pour le rendre parfait.¹⁰

Les deux camps s'opposent sur la question de la valeur des textes anciens, sur l'imitation ou sur l'étude des textes, sur les principes de la rhétorique ou sur les nouvelles méthodes de la critique moderne.

Harold Weinbrodt explique cependant que la Bataille ne doit pas être considérée comme un simple jeu, mais bien comme un épisode dangereux et crucial au sein d'un plus vaste conflit. Selon Weinbrodt, en effet, Swift ne cherche pas le divertissement dans les scènes de bataille : ses alliés et lui-même se battent pour leur survie intellectuelle et entendent bien l'emporter¹¹. Trois causes sous-tendent la violence de cette bataille : dans le monde actuel, les Anciens et les Modernes défendent des vues contraires à l'idée de progrès (ils craignent en particulier que le progrès de la science en vienne à menacer la religion) ; les Anciens s'inquiètent d'un déclin à venir ; ils adoptent des attitudes divergentes en matière de classe, de distinction et de loyauté. Le texte de Swift serait en ce sens doublement littéral : les métaphores de la bataille doivent être prises à la lettre, mais c'est toute

⁸ Voir P. Pinkus, « Swift and the Ancients-Moderns Controversy », *University of Toronto Quarterly*, 29 : 1 (1959), p. 51.

⁹ J. Swift, *op. cit.*, p. 74-75.

¹⁰ W. Wotton, *op. cit.*, p. 395.

¹¹ Voir par exemple H. D. Weinbrodt, « "He Will Kill Me Over and Over Again" : Intellectual Contexts of the Battle of the Books », dans H. J. Real et H. Stöver-Leidig (éd.), *Reading Swift : Papers from the Fourth Münster Symposium on Jonathan Swift*, Munich, Fink, 2003, p. 225-248.

la rhétorique du texte qu'on peut lire de façon littérale, car la bataille des livres implique une lutte pour la survie des valeurs.

La querelle des Anciens et des Modernes se développe en Angleterre à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, avec des acteurs anglais, en suivant une chronologie différente de la chronologie du reste de l'Europe : son contexte spécifique doit être mis en avant. Certains points sont défendus en parallèle en France et en Angleterre, en particulier le rapport à l'Antiquité, dans le contexte des développements de la philologie. La discussion autour de l'authenticité des lettres de Phalaris offre en outre une occasion pour que se développe un conflit plus large autour de deux conceptions de l'Antiquité : dans l'une, l'Antiquité doit être suivie et imitée, dans l'autre elle est objet d'étude et peut apparaître comme une menace pour l'un des camps. Elle permet aussi à la critique et à la philologie de sortir des arcanes des bibliothèques : puisque la controverse se déroule en anglais, elle peut se développer dans le monde plus large de la société lettrée¹².

La Bataille au sein d'une querelle plus large

Aristote voyant *Bacon* qui se poussait dans la plaine d'un air furieux, place sur son arc une flèche bien acérée ; il approche la fatale corde jusqu'à sa tête ; la flèche ailée fend l'air avec la rapidité de la foudre ; elle manque le brave Moderne, et vole par-dessus sa tête en sifflant, mais elle frappe le grand *Des-cartes*.¹³

Aristote vise à la fois Descartes et Bacon, le plus grand, et donc le plus dangereux des Modernes. On peut réfléchir, comme l'ont fait certains critiques, sur le fait que Bacon survit à l'attaque, contrairement à Descartes qui est touché¹⁴. La querelle anglaise, ou en tout cas son langage et sa rhétorique, a été en partie définie par Bacon, qui considérait avec défiance les Anciens, préférant un examen critique des œuvres et rejetant l'argument d'autorité en faveur des philosophes grecs. Quoique Bacon pense que les Grecs étaient des enfants, et qu'il ne faut suivre ni la philosophie de Platon, ni, surtout, celle d'Aristote, il reconnaît à certains des philosophes antiques une quête louable de la vérité. Selon Bacon, Démocrite a par exemple été occulté par d'autres philosophes plus récents, mais ce savoir antique peut être recouvré, par l'interprétation des fables en particulier. Cette conviction habite tout le projet de l'*Instauratio Magna* : l'unité originelle du savoir, avant la Chute, doit être retrouvée par la philosophie¹⁵. Mais s'il professe un intérêt pour la philosophie de Démocrite, Bacon rejette intégralement l'admiration béate pour Platon et Aristote, préférant un examen approfondi de tous les champs du savoir. La position de Bacon vis-à-vis des connaissances antiques est donc complexe, mais l'esprit de sa philosophie pose les concepts et les paramètres qui permettent à la querelle de se développer – c'est la Royal Society, d'inspiration baconienne, qui commande à Wotton ses réflexions sur le savoir moderne.

Temple incarne la vénération pour les Anciens que Bacon rejette :

N'y a-t-il pas eu, dans la Grèce ou l'Italie anciennes, des prodiges d'invention et de savoir, en philosophie, mathématiques, physique, rhétorique, poésie, que personne n'a approché depuis, comme il y en a eu en peinture,

¹² C'est en particulier la thèse défendue par K. L. Haugen, *op. cit.*

¹³ J. Swift, p. 101-102.

¹⁴ Voir M. Walsh, introduction, *op. cit.* p. lxiii.

¹⁵ Voir P. Rossi, *Francis Bacon : From Magic to Science*, trad. S. Rabinovitch, Londres, Routledge, 1968, p. 127.

sculpture, architecture, et pourtant leur excellence incomparable et inégalée dans ces domaines n'est pas contestée ?¹⁶

Temple rejette avec netteté la nouvelle philosophie :

Je ne connais aucun nouveau philosophe qui soit apparu sur la scène, au cours des mille cinq cents dernières années, à moins que Descartes et Hobbes veuillent prétendre à ce titre, et je ne les critiquerai pas ici, mais je dirai simplement qu'autant qu'on puisse en juger par leurs opinions, les savants de notre époque n'ont en aucune façon éclipsé le lustre de *Platon, Aristote, Épicure* ou des autres Anciens.¹⁷

Face à Temple, la position de Wotton apparaît directement baconienne :

Si un certain nombre des frontières des savoirs ancien et moderne étaient exposées de façon impartiale, les hommes connaîtraient mieux ce qui est inachevé, et ce qui est arrivé, d'une certaine façon, à perfection.¹⁸

Ces propos reprennent la philosophie de Bacon dans *Du Progrès*. Wotton défend un examen précis de la nature du savoir des Anciens, afin d'éviter de les imiter aveuglément ou de les rejeter totalement. Il insiste sur la nécessité de poser les limites du savoir ancien et du savoir moderne, et de déterminer, sur chaque point, lequel privilégier. L'ambition clairement affichée de Wotton est d'achever la constitution de la connaissance. Les paramètres de la bataille des livres relèvent donc d'un cadre chronologique plus large : la bataille se développe aussi parce que le terrain a été préparé par Bacon et les baconiens.

Mais la bataille des livres se développe également en rapport avec la France. L'influence des débats français est indéniable. C'est Temple lui-même qui l'indique : il voit dans les *Entretiens sur la pluralité des mondes* l'occasion de réfléchir au savoir antique ainsi qu'au destin des lettres. Temple condamne par exemple Fontenelle à cause de sa préférence pour la nouvelle poésie. En outre, le statut de l'Antiquité, du savoir des Anciens, l'importance des bibliothèques anciennes à l'opposé des modernes, constituent autant de sujets qu'aborde Temple en réaction à Fontenelle. Le parallèle entre les thèmes développés en France et en Angleterre suggère ainsi une organisation semblable du champ de la querelle. Mais il ne s'agit pas simplement d'influence, ni même d'un débat français qui aurait été importé en Angleterre. La spécificité du contexte anglais en même temps que la dimension française de la querelle doit nous amener à percevoir un débat de part et d'autre de la Manche, les mêmes questions et les mêmes arguments étant développés par les protagonistes anglais (Temple, Wotton, Bentley, Swift, Boyle, etc.) et par les participants français (Perrault, Fontenelle, etc.).

On voit poindre, en Angleterre, une conscience des débats français, partiellement alimentée par des traductions, et partiellement par la connaissance, de première ou de seconde main, des textes eux-mêmes. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle sont ainsi traduits trois fois dans les dernières années du XVII^e siècle : c'est en partie le succès des *Dialogues des morts* qui éveille l'intérêt pour les *Entretiens*. Perrault lui-même était connu, à partir du français probablement : dans la préface à ses réflexions, Wotton reconnaît l'importance de l'auteur français et suggère de façon significative que la querelle est définie par la confrontation

¹⁶ W. Temple, *op. cit.* p. 35.

¹⁷ *Ibid.*, p. 44.

¹⁸ W. Wotton, *op. cit.*, p. i.

de Temple et de Perrault. Dans la seconde édition des *Reflections*, Wotton mentionne la publication de la troisième partie du *Parallèle* et insiste sur une communauté de pensée avec l'auteur français.

La querelle d'Homère en Angleterre

On sait que la ou les querelles d'Homère en France constituent des moments importants dans la lutte que se livrent Anciens et Modernes. Qu'en est-il de l'Angleterre ? En France, la publication de la traduction de l'*Iliade* en 1711 par Mme Dacier (et de l'*Odyssée* en 1716) alimente le débat autour de ce que serait une traduction appropriée d'Homère, ainsi qu'autour du statut du poète grec. Peu de temps après la publication de sa traduction, Mme Dacier attaque Houdar de la Motte dans *Des Causes de la corruption du goût*, texte auquel Houdar répond en 1715 par ses *Réflexions sur la critique*, pour défendre sa conception d'Homère contre les Modernes, qui préféreraient qu'il fût modernisé. L'édition de l'*Iliade* par Mme Dacier est traduite à Londres par John Ozell l'année suivant sa publication, en 1712. Ozell est un traducteur d'importance, qui a eu par exemple une main dans la version anglaise des œuvres de Boileau, dont il donne le *Lutrin*, ainsi qu'une édition des œuvres en 1713.

La traduction de Dacier par Ozell suit le texte français mais utilise le vers blanc plutôt que la prose. Dans sa préface, Ozell loue Homère : « le nom d'Homère n'est pas tant le nom d'un homme, que celui de la poésie, de l'esprit, du savoir¹⁹. » Le traducteur se montre bon connaisseur des débats autour d'Homère et des traductions, citant par exemple Rapin, discutant les mérites de la traduction de Mme Dacier, qu'il trouve parfaite, s'il n'y avait l'inconvénient de la langue française :

De toutes les langues européennes, qui prétendent à la politesse, la langue française est certainement la moins appropriée à des sujets héroïques, ainsi que Madame Dacier l'avoue franchement à certains endroits de son œuvre ; et au contraire, la langue anglaise est la plus appropriée à de tels sujets, ainsi que le père Rapin, dans ses réflexions sur la *Poétique* d'Aristote le laisse clairement entendre. La langue française n'est pas encore parvenue à cette perfection que d'autres langues ont atteinte, en particulier la langue anglaise ; elle n'a pas les ressources de la nôtre ; son génie l'interdit.²⁰

Il explique en outre que la langue française n'est pas apte à rendre justice à la dignité d'un poème héroïque, et que la versification française est inadéquate à cause de sa cadence répétitive. D'où le fait que Mme Dacier traduit en prose ; d'où le fait qu'Ozell fait appel au vers blanc. Ozell se défend donc d'avoir proposé la traduction d'une traduction, et soutient au contraire qu'il a suivi fidèlement le grec et tourné son texte de façon plus fluide que la prose de Mme Dacier. Ozell admire en outre les connaissances philologiques de Mme Dacier, qu'il trouve à la fois originales et personnelles.

La défense et l'éloge d'Homère font partie des *topoi* de la position des Anciens dans la querelle, et se trouve reproduite par Ozell dans un contexte anglais. Le débat autour de la forme que doit prendre la traduction du poète grec (prose ou vers) avait aussi son importance dans la querelle française, et ce débat réapparaît dans un contexte anglais. Il permet à Ozell de réfléchir au génie comparé de la langue française et de la langue anglaise.

¹⁹ Preface à *The Iliad of Homer, with Notes. To which are prefix'd, A large Preface and the Life of Homer by Madam Dacier. Done from the French by Mr Ozell ; and by him compar'd with the Greek*, London, 1712, n. p.

²⁰ J. Ozell, Préface, *op. cit.*

Cette analyse survient dans un débat complexe autour des rapports entre les langues : les langues modernes sont fréquemment comparées aux langues anciennes, les langues modernes sont comparées entre elles. Ozell loue en outre le génie de la langue anglaise dans une traduction qui est dédiée à Richard Steele : des remarques similaires, sur le génie de la langue anglaise et sur son caractère naturel, se rencontrent dans le périodique publié par Addison et Steele, le *Spectator*. Avec la publication en anglais de la version d'Homère par Mme Dacier, le contexte de la querelle française est traduit, transposé et adapté au monde des lettres anglaises : la traduction de Mme Dacier devient un élément important à mettre au crédit des Modernes.

Cet exemple, brièvement abordé, permet de tirer plusieurs conclusions pour une enquête sur les liens entre la querelle des Anciens et des Modernes et la bataille des livres. Les connexions manifestes entre la querelle française et sa version anglaise ne doivent pas être traitées sous l'angle de l'influence ou de la simple traduction de débats existants. La version anglaise de l'Homère de Mme Dacier témoigne ainsi de la transformation qui survient dans de nouveaux contextes : la querelle y trouve une nouvelle vie. Alors que l'Angleterre ne s'intéressait pas directement à Homère (quoique les controverses autour des textes anciens alimentent le débat autour des lettres de Phalaris), grâce à Ozell la querelle peut à présent se développer en Angleterre. De fait, comme le rappelle Abigail Williams dans sa notice « Ozell » de l'*Oxford Dictionary of National Biography*²¹, Ozell doit faire face à la satire de Pope, pour avoir attaqué la poésie de Wycherley dans sa traduction de Boileau, et parce qu'on l'identifie au groupe des *whigs*, ennemis des *tories* auxquels appartenait Pope. L'ironie supplémentaire de l'antagonisme entre Pope et Ozell tient au fait que Pope fait usage de la version d'Ozell pour composer sa propre version de l'*Illiade*. De plus, les discussions autour de la traduction de Pope font écho à la querelle d'Homère en France – dans la seconde édition de sa traduction de l'*Illiade* en 1719, Mme Dacier attaque Pope sans ambiguïté.

Les intermédiaires

Certains personnages, comme Ozell, ont joué un rôle déterminant dans le développement des querelles de part et d'autre de la Manche, comme si, en traduisant les textes, ils importaient en même temps les controverses dont ils étaient entourés. Ces débats rencontraient alors des échos variés selon la structure du monde des lettres. La querelle des Anciens et des Modernes a également pris pied en Angleterre grâce à un autre traducteur contemporain d'Ozell : Peter Anthony Motteux, né Pierre Antoine Le Motteux en Normandie en 1663 et mort à Londres en 1718, dans des circonstances obscures. Traducteur en anglais de *Don Quichotte* ainsi que de Rabelais (dont il achève la traduction commencée par Urquhart). Motteux est un huguenot, qui trouve refuge en Angleterre à la fin du XVII^e siècle. Il y apprend l'anglais, montre une maîtrise équivalente des deux langues, devenant écrivain prolifique à partir de son installation outre-Manche. Dramaturge et librettiste actif, il écrit à la fois des comédies et une tragédie, *Beauty in Distress* (1698), dont la préface défend le théâtre face aux attaques de Jeremy Collier sur l'immoralité du genre. Homme du monde, Motteux commerce par ailleurs en produits de

²¹ A. Williams, « Ozell, John (d. 1743) », *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004 ; éd. en ligne, oct. 2007 [<http://www.oxforddnb.com/view/article/21062>, consulté le 19 octobre 2012].

l'Inde et de la Chine, dans l'une de ces boutiques où pouvaient se retrouver hommes et femmes galants. Dans une lettre au *Spectator*²², il mentionne, en se défendant de faire de la publicité, les

produits de la Chine et du Japon, thé, éventails, mousselines, images, arrack et autres denrées indiennes ». Il ajoute : « Les produits étrangers que je vends ne me paraissent pas moins recommandables que les livres étrangers que j'ai traduits, *Rabelais* et *Don Quichotte* ». Et dans la conclusion il explique : « je ne puis, je pense, mieux vous expliquer que je suis un homme de commerce, qu'en avouant que je lis plus volontiers les annonces que la matière même de votre journal.

L'importance de Motteux tient à son activité de traducteur, ainsi qu'à son rôle de fondateur d'un périodique, *The Gentleman's Journal*. Initialement conçu comme une publication de soixante-quatre pages, ce mensuel paraît pour la première fois en janvier 1692 et le dernier numéro est daté d'octobre 1694²³. Modelé sur *Le Mercure galant*, il sert à son tour de modèle à des publications ultérieures, comme *The Tatler* ou *The Spectator*. Il s'agit donc d'un élément intéressant dans les relations intellectuelles entre la France et l'Angleterre. Le frontispice de la première livraison met en valeur la diversité de contenu. Le numéro offre à ses lecteurs une grande variété d'articles, qu'il s'agisse de comptes rendus d'opéra ou de théâtre, de remarques sur la philosophie naturelle, de fables, de traductions en vers d'Horace, de chansons, etc. La lettre qui ouvre cette première livraison insiste de façon convenue sur le rôle d'instruction et de divertissement de cette publication, mais elle tient à célébrer les grandes victoires des armées anglaises (c'est un huguenot qui s'exprime). La place centrale de Londres, les informations qui doivent parvenir au *Journal*, le modèle du *Mercury galant*, sont clairement mentionnés :

Les Français ont une lettre de ce type, appelée *Mercury Galant*, chaque mois depuis de longues années. Son auteur, comme la plupart des panégyristes de la cour française, a été accusé de libéralité dans ses louanges au point d'en être insupportable. Je vais tenter d'éviter ce travers, et, tout en évitant le plus possible les sujets frivoles, je m'en vais renoncer aux flatteries qui ont porté à la méfiance tous ceux qui aiment l'honnêteté et l'impartialité autant que moi.²⁴

Dès le premier numéro, Motteux indique l'importance du lectorat féminin, pour qui le journal est en partie écrit : en octobre 1693, il produit un numéro entièrement consacré aux écrits des femmes, sous le titre de *The Lady's Journal*.

Ces propos liminaires de Motteux définissent l'esprit de la publication, que l'on qualifiera de moderne ; dans un numéro ultérieur, il prend la défense des femmes contre la satire de Boileau. Lorsqu'il consacre un numéro entier aux dames, c'est aussi pour rappeler au lecteur que les Anciens ne leur avaient pas permis de développer leurs talents dans les arts. Son opposition à Boileau se traduit dans des pastiches de l'auteur du *Lutrin* et dans un antagonisme qui est à la fois littéraire (il déplore le pédantisme de Boileau), politique (c'est aussi le panégyriste de Louis XIV que le huguenot condamne) et pour finir, linguistique :

²² *The Spectator*, n° 288, 30 January 1712, ed. Donald F. Bond, 5 vols., Oxford, The Clarendon Press, 1965, vol. 3, p. 25-26.

²³ Sur le *Gentleman's Journal* voir par exemple M. J. M. Ezell, « The *Gentleman's Journal* and the Commercialization of Restoration Coterie Literary Practices », *Modern Philology* (89 : 3), fevr. 1992, p. 323-340.

²⁴ *The Gentleman's Journal or the Monthly Miscellany, by Way of Letter to a Gentleman in the Country*, London, January 1692, p. 1.

Je vais, plus heureux que vous,
Quittant le français stérile
Pour l'anglais hardi, fertile,
Rival du grec, du latin,
Chanter la France vaincue,
En une langue inconnue
Au docte auteur du Lutrin.²⁵

Dans deux des premiers numéros du *Journal*, Motteux publie un discours sur les Anciens et les Modernes : sa contribution se situe au début de la querelle anglaise, entre le texte de Temple et la réponse de Wotton, et s'adresse à un public plus large que celui des deux protagonistes principaux. Non seulement le lectorat des périodiques dépasse celui des participants à la querelle, mais le cercle même des auteurs de ces périodiques appartient à un groupe très large, issu des cercles littéraires d'amateurs²⁶. Ce texte définit un langage dans lequel la querelle peut prendre forme. Motteux introduit la querelle à la fois dans son contexte français, celui du *Siècle de Louis le Grand*, et dans son contexte anglais : il renvoie à Temple ainsi qu'à deux essais de Thomas Pope Blount, publiés en 1691²⁷, qui défendent une position moderne au moment où Temple vante la perspective des Anciens. Au sujet de la situation française, Motteux explique :

Tous les flatteurs ont pris fait et cause pour notre *Académicien* ; mais un certain nombre de savants, qui avaient passé une bonne partie de leur vie à étudier les *Anciens*, dégainèrent leur plume pour les défendre. Ce différend divertit les gens impartiaux, et certains d'entre eux, observant que les deux camps étaient partiellement dans le vrai, et partiellement dans l'erreur, s'interposèrent, et écrivirent pour les réconcilier, et, se penchant sur les questions précises, comparèrent les inventions et les écrits des *Anciens* avec ceux des *Modernes*, et montrèrent que bien que les premiers vinrent avant nous sur mainte question, cependant, sur beaucoup d'autres sujets ces derniers n'étaient pas en reste, et les dépassaient même. Toutes les personnes judicieuses rejoignirent ce troisième parti, et cela amena vite la fin du débat. Cependant, la plupart des gens s'en tinrent à leurs anciennes opinions, comme il arrive dans toutes les autres disputes.²⁸

Motteux ouvre sa présentation de la querelle par une réflexion sur les arbres :

Toute la question de la prééminence entre les *Anciens* et les *Modernes*, bien comprise, se ramène à ceci : *Si les arbres étaient autrefois plus haut qu'ils ne le sont à présent ? Si c'est le cas, Homère, Platon, Démostène ne peuvent être égalés par la suite : Mais si nos arbres sont aussi hauts que ceux d'autrefois, nous pouvons les égaler.*²⁹

²⁵ *Ode de M. Boileau Despreaux sur la prise de Namur avec une parodie de la mesme Ode par le Sieur P. Motteux*, Londres, n.d., p. 15.

²⁶ Voir M. J. M. Ezell, art. cit.

²⁷ « Of the *Ancients* : And the Respect that is due unto them : That we should not too much enslave our selves to their Opinions » et « Whether the Men of this present Age are any way inferiour to those of former Ages, either in respect of Vertue, Learning, or long Life ».

²⁸ p. 18.

²⁹ *Loc. cit.*

Motteux se refuse à voir une opposition de nature entre les Anciens et les Modernes, préférant se concentrer sur les circonstances historiques. La différence principale entre les deux camps tient au fait que les Anciens nous ont précédé :

On peut aussi bien les louer parce qu'ils ont bu l'eau de nos rivières avant nous, et nous serions diminués et méprisés d'avoir simplement bu leurs restes : si nous avions été à leur place, nous aurions inventé ; à notre place, ils augmenteraient les inventions déjà existantes : il n'y a pas grand mystère à tout cela.³⁰

Motteux, comme il se doit dans une publication comme le *Gentleman's Journal*, adopte une position médiane, peu combative, qui pourrait plaire à un public large. Les Anciens entretenaient bien entendu de fausses idées, ce dont Motteux ne leur tient pas rigueur, puisque le progrès et l'avancement du savoir nécessitent temps et énergie. Il conclut logiquement que les Modernes sont nécessairement supérieurs sous cet angle : s'ils avaient seulement égalé les Anciens, cela aurait été une preuve de leur infériorité. Les seuls domaines où les Anciens ont atteint une quelconque perfection sont la poésie et la rhétorique, pour une raison simple : le nombre d'idées est limité et l'imagination pourvoit au reste puisque les expériences ne sont pas très nombreuses. Il en va différemment, bien entendu, pour la philosophie naturelle ou les mathématiques où la faculté de penser n'évolue qu'avec extrême lenteur. Motteux montre que le raisonnement a considérablement progressé, que la méthode a été transformée par Descartes, et que, non seulement en philosophie mais en métaphysique et même sur les questions religieuses, on atteint à présent une justesse inconnue jusqu'alors.

Dans la suite du discours, Motteux poursuit la description des mérites comparés des Anciens et des Modernes, raffinant l'argument précédent, maintenant par exemple que les Anciens étaient plus avancés en rhétorique qu'en poésie. Il trouve également les Romains supérieurs aux Grecs, car ils étaient modernes par rapport aux Grecs. L'époque d'Auguste apparaît évidemment comme celle où l'excellence a été atteinte. Certains des arguments qui ont été développés dans le premier discours le sont à nouveau dans le second, y compris l'importance des circonstances historiques sur le développement des arts, mais le principal tient, pour Motteux, dans le fait que l'homme continue de progresser : « il n'y a aucune chance, dit-il, pour que les hommes dégénèrent³¹. » L'admiration pour les Anciens apparaît comme l'obstacle principal à la recherche de la vérité et du savoir, ce que la conclusion du discours réitère :

La dévotion aveugle que les hommes ont exercé à l'égard de l'autorité d'Aristote, qui nous a fait chercher les causes véritables des choses uniquement dans ses écrits énigmatiques, plutôt que dans la nature, ont non seulement empêché l'avancement de la philosophie, mais l'ont confondue et précipitée dans un abîme de non-sens et de jargon inintelligible, d'où il a fallu un extraordinaire labeur pour la sauver.³²

Ces deux discours sont remarquables par leur ton, qui s'attache à l'exemple ordinaire, à la métaphore quotidienne (les arbres, la rivière où l'on se désaltère), et fait usage d'une rhétorique qui n'est pas étrangère à celle de Bacon et des baconiens (dont on voit qu'elle a pu parvenir au *Gentleman's Journal* par le biais de la

³⁰ p. 19.

³¹ *Gentleman's Journal*, mars 1692, p. 21.

³² p. 23.

France), défendant la supériorité des Modernes mais laissant néanmoins aux Anciens quelque succès, en particulier dans les arts et la rhétorique, et en particulier chez les Romains. Wotton de même est prêt à accorder quelque avantage aux Anciens. Et tous deux suivent en cela Fontenelle. Ces discours, quoique clairement modernes, souhaitent présenter tous les aspects de la querelle. Les autres livraisons du périodique n'abordent qu'indirectement ces thèmes, mais ils développent un ton général, qui est en accord avec ces discours. En juillet 1692, par exemple, Motteux mentionne la publication du dictionnaire de Bayle comme faisant partie de cette querelle. En juillet 1694, il recommande l'ouvrage de Wotton. Dans un essai qui loue Dryden, il propose à son tour des commentaires sur la poésie dramatique, recommandant en particulier l'imitation de la nature dans la représentation des passions. Le *Gentleman's Journal* met à disposition de ses lecteurs une argumentation destinée aux hommes et femmes éclairés. Il ne prend pas ouvertement position, en ceci qu'il ne s'agit pas d'un texte qui se situe au même niveau que celui de Temple, ou même de Wotton. Il rend plutôt la querelle familière. Il concède à l'opposition certains succès. Mais ce faisant, il se place clairement du côté des Modernes.

Les paramètres de la querelle

L'élargissement des cadres géographiques et chronologiques permet de repenser la question de la diffusion des querelles. Loin de diffuser simplement des préoccupations venues d'ailleurs, les enjeux d'une même querelle sont réinterprétés à une autre échelle, au travers du prisme de la politique et du savoir locaux. Lorsque Wotton définit la querelle des Anciens et des Modernes dans l'opposition entre William Temple et Charles Perrault, il semble poser un cadre unique à celle-ci. Mais les enjeux locaux des disputes ne peuvent se résumer au cadre général d'un affrontement entre défenseurs de la supériorité de l'Antiquité et champions de la modernité. De même, la traduction d'Homère par Mme Dacier pouvait apparaître en France comme l'une des pièces maîtresses dans la défense par les Anciens du génie d'Homère. Traduit par Ozell en anglais, ce même texte joue un rôle différent dans l'opposition anglaise entre Anciens et Modernes. Les usages du cadre général de la querelle des Anciens et des Modernes varient donc, et l'examen des particularités locales révèle des enjeux parfois étrangers d'un pays à l'autre. Certes, la querelle des Anciens et des Modernes reposait sur des traités et des pamphlets, sur des histoires comme sur des satires, sur une réflexion sur le rôle de l'érudition. Lorsque Pope, Swift et les *Scriblerians*³³ usent de la satire, dans une œuvre héroïco-comique comme *La Bataille des livres*, ou dans l'attaque contre la fausse érudition du *Conte du tonneau* ou de la *Dunciade*, c'est aussi parce que l'érudition fait partie des modes d'intervention reconnus et qu'elle peut être fictionnalisée aisément (en inventant des textes pour détourner l'attention d'un texte inventé). La fictionnalisation de la querelle par Swift a pu trouver son origine dans la première histoire de la querelle, celle de Callières, qui elle aussi fait usage de la fiction pour mettre ses thèses en avant : *Histoire poétique de la guerre nouvellement déclarée entre les Anciens et les*

³³ Rappelons que les *Scriblerians* constituent un groupe d'écrivains attachés à satiriser le savoir trop abscons. Ils tirent leur nom du personnage de Martinus Scriblerus dont ils écrivent en particulier les mémoires.

*Modernes*³⁴. Au-delà de Callières, le modèle vient d'Italie et en particulier de Boccacini. Mais c'est dans un tout autre contexte que cette forme se développe.

Les enjeux de la querelle et la rhétorique de la dispute n'étaient pas confinés à la philologie moderne. Un personnage comme Pierre Motteux révèle à la fois les modes de transmission des querelles et les façons dont elles prennent pied sur d'autres continents. Au-delà des textes centraux qui ont développé la querelle en Angleterre, le contexte général de la dispute était connu. Et ce sont les acteurs moins célèbres autant que les protagonistes principaux, les journalistes autant que les érudits, les traducteurs autant que les philologues qui doivent être considérés, car ce sont eux qui permettent d'expliquer que la querelle puisse constituer un phénomène central dans la république des lettres. Cette influence restait perceptible au-delà, dans les cercles où les débats, les *disputationes*, et toutes les autres formes de querelles institutionnalisées avaient cours. En 1731, à leur réunion annuelle, les jeunes élèves de l'école de Westminster présentèrent une dispute sur le thème des Anciens et des Modernes :

Perrault, ce Français, voulait prouver
Que les Anciens ne savaient pas aimer :
En dépit de tous ses discours,
Ils ont bien courtoisé, conquis, et épousé.
L'affaire est entendue ;
Ou alors, d'où viennent les Modernes ?³⁵

³⁴ Dans son *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*, H. Rigault commente cette filiation : « D'une ébauche française ingénieuse mais un peu longue et froide, [...] Swift a su former, en quelques pages charmantes, un modèle d'imagination, de plaisanterie et de bon sens » (Paris, Hachette, 1856, p. 341).

³⁵ *The London Medley ; Containing the Exercises Spoken by Several Young Noblemen and Gentlemen, at The Annual Meeting of the Westminster Scholars, On the 28th of Jan. 1730-1, at Westminster-School ; Before His Royal Highness the Duke, the Right Honourable the Lords Carteret, Chetwynd, and Harvey ; the Right Honourable William Pulteney, Esq ; and many other Noblemen and Gentlemen. The thesis being on a Parallel between the Ancients and the Moderns*, London, printed for J. Roberts [1731], p. 8.